
M A N U S C R I T

CARREFOUR DE LA VISAGE PÂLE

de Sebastian Barry

Traduit de l'anglais (Irlande) par Emile-Jean Dumay

cote : ANG08N712

Date/année d'écriture de la pièce : 1992

Date/année de traduction de la pièce : 2004

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

PERSONNAGES

O'HARA, ancien de la cavalerie fédérale ; plus de la cinquantaine ; a quitté tout jeune le comté de Sligo, en Irlande. Cheveux roux, visage en lame de couteau, basané.

BLAKELY, originaire du Lincolnshire, au moins 50 ans. Cheveux noirs, visage rond, ridé, teint rouge.

MO MASON, vient d'une communauté Amish de l'Ohio. Plus de 70 ans. Joufflu, pas très grand. Il a encore tous ses cheveux.

NATHANIEL YESHOV, de Brooklyn. Père russe, mère chinoise. Type sibérien ; petit ; un peu plus de 30 ans.

JAMES MIRANDA, Noir du Tennessee. La trentaine, ou moins. Vif ; de loin le plus bel homme de la bande.

CLARKE, Indien de Virginie. Plus de 70 ans.

L'action se situe dans l'Ohio, en 1916, dans une bourgade nommée Carrefour de la Visage-Pâle.

ACTE UN

Ombre profonde au fond de la scène. Cinq couchettes autour d'un feu de bois qui a presque fini de brûler. Quelques braises rouges. Une installation branlante au-dessus du feu. Une cafetière sur le côté, des tasses en vrac. Quatre hommes sont endormis dans leur couverture, avec leur attirail près d'eux : fusils, chapeaux, selles. Une autre couverture, rouge, a été tirée sur le côté, il n'y a plus personne dedans. Cinq « chevaux » sont attachés sur le devant de la scène. Country music, douce. Premières lueurs. Près des « chevaux » l'ombre laisse deviner des formes qui se teintent d'or et de rouge : c'est là que se tient O'HARA, armé de son fusil.

La lumière maintenant pare de couleurs O'HARA. Il porte un vieil uniforme de l'armée, entre autres choses. Il observe le lever du soleil dans un creux du paysage derrière les arbres.

O'HARA (*se parlant à lui-même*). - On pouvait rester là, debout, sur la dernière marche d'un matin d'avril, à regarder monter les hommes. Avec leurs torches ils partaient au brûlis des ajoncs. C'est comme ça qu'on pouvait en venir à bout. On pouvait rester là debout, petit garçon, et entendre commencer au loin la musique du feu, et voir le rouge profond des brûlis marquer déjà le flanc des collines, par plaques. On aurait dit que des lièvres étaient dressés dans les ajoncs et que le soleil fulgurant derrière leur pelage les incendiait. On entendait le coq chanter au fond de la vallée, on entendait le fermier là-bas activer son cheval pour l'emmener dans la cour et l'atteler au bras de la machine à beurre. Alors ce cheval allait tourner, tourner, jusqu'à ce qu'un coup frappé par la fermière à la vitre de la laiterie vienne annoncer que le beurre était pris, et jamais le fermier n'entendait, mais le cheval, si, toujours, et il s'arrêtait. Et le bras de la machine, à chaque fois, continuait sa course et venait par derrière le frapper à la croupe. Alors le fermier lâchait un juron. Et lorsque ce fermier labourait à l'automne, il emmenait son cheval pour l'atteler avec celui de son voisin. Alors ils coupaient les ajoncs dont j'ai parlé avec la hache à désoucher et donnaient les racines déchiquetées à manger au cheval pour lui donner grande force au labour. Et si le cheval du voisin n'avait pas eu ses ajoncs, eh bien, il savait en repérer l'odeur dans le souffle de l'autre et refusait de travailler dans les traits. Parce que, voyez-vous, il fallait donner des ajoncs aux deux. Et puis l'hiver on se retrouvait dans la ville de Sligo, mon père pour ses affaires, moi pour l'école, et on laissait le coq chanter dans la froidure grandissante jusqu'à Pâques suivant, lorsqu'à nouveau on mettrait le feu aux ajoncs. Et vers le soir de ce jour printanier, quand se prenait le beurre de l'univers entier, quand le bras de bois de l'univers entier continuait sa course et venait me frapper aux jambes, la moitié des collines était en flammes, et l'on apercevait quelque chose, peut-être la silhouette de l'Amérique, teintée de jaune profond avec des flammes hautes et un panache de fumée.

Les lumières allongées s'infiltrèrent dans le campement, des cordées de soleil s'approchent des hommes endormis.

Voilà ce que j'ai laissé quand j'ai commencé moi-même à bouillir d'impatiente jeunesse et que j'ai eu de quoi prendre un billet pour Cork et de là pour New-York sur le voilier. Et j'ai échangé mes ajoncs, mon père, le pays de Sligo contre un cheval de l'armée fédérale dont la selle est devenue ma demeure, et me voilà embarqué dans la guerre contre les Indiens. Et quand je me suis trouvé trop las pour ce travail, j'ai regardé tout autour de moi, mais je n'étais plus bon à rien. Alors un jour, le jour le plus noir de ma vie, je suis arrivé à cheval au beau milieu d'une ville toute neuve de ce temps-là qu'on appelait Le Carrefour de la Visage-Pâle. C'est là que les soldats et les terrassiers du canal venaient retrouver la célèbre putain, la seule femme blanche à cinq cents miles

à la ronde. Et je brûlais de la voir, et mon cœur me faisait souffrir, et il me fallait quelque chose comme un chez moi. Et je suis allé la voir.

La lumière s'intensifie, et le vent maintenant souffle.

Ainsi, il y a trente ans de cela, non loin d'ici, j'ai été le témoin de la scène la plus atroce de ma vie et je suis parti sur les routes d'Amérique, simple hors-la-loi, et j'ai continué. Et à partir de ce jour je n'ai plus été le même, et mon cœur est devenu comme une colline secrète qu'escaladaient aux dernières heures de la nuit des hommes armés de torches pour exterminer les ajoncs. Aujourd'hui alors, plein des souvenirs du pays, je désire y retourner et prendre mon repos comme un homme simple du Sligo. Mais ce n'est pas encore possible tant que je n'ai pas fait ma paix, tant que je ne suis pas revenu au Carrefour de la Visage-Pâle, tant que je n'ai pas imploré la bénédiction d'un certain spectre. Pour qu'il veuille bien renvoyer sur sa terre le soldat O'Hara, en ce pays pourri des arbres qui crèvent, ici dans l'Ohio, en ce jour de Pâques.

Le vent chasse un amas d'ombre sur O'HARA. Une fine lame de soleil doré effleure le visage de MO. Il se gratte et grogne et retrouve son chapeau sans regarder. Il se l'enfonce sur la tête. BLAKELY se réveille brusquement, cherche à tâtons sa carabine, regarde autour de lui et se frappe la tempe comme pour se mettre les idées en route.

BLAKELY. - Et alors là, dis, Mo ? - T'es réveillé, Mo ? J'ai senti comme des types en train de se faufiler.

MO (*la tête sous son chapeau*). - Qui ça, mon frère ?

BLAKELY. - Des Pieds Noirs, des Pieds de Bison, des pieds quelque chose, quoi – des Peaux-Rouges.

MO (*montrant juste les yeux*). - Au jour d'aujourd'hui, l'en reste plus un à cavalier dans l'Ohio. Maintenant les Peaux-Rouges, dans l'Ohio, ils picolent et ils font leurs prières. Les ours sont autrement plus dangereux, parce que, eux, les pasteurs n'ont pas réussi à les civiliser.

BLAKELY. - Tu crois peut-être que j'aime pas picoler et faire mes prières moi aussi ...quand j'en ai l'occasion. O'Hara, il est où ?

NATHANIEL rejette au loin sa couverture.

NATHANIEL (*en s'étirant*). - Je suis bien triste de sortir du paradis. Je rêvais que j'y étais. Des jolies poupées, des jolies, jolies poupées, partout autour de moi. En culotte de soie, s'il vous plaît, messeigneurs.

MO. - L'est pas là dans son nid ?

BLAKELY. - Non, monsieur. moi je crois qu'il a grimpé dans un arbre pour aller dénicher du miel, ou alors qu'il cavale après une bête pour se la manger au petit déjeuner. Peut-être bien aussi que les ours que tu disais l'ont emmené, Mo.

MO. - Non, je dis qu'il foule les petites fleurs et l'herbe, c'est bien sûr, pour se trouver un coin tranquille.

O'HARA vient sur le devant de la scène en réajustant les bretelles de son vieux pantalon.

BLAKELY. - Salut, O'Hara. La vie est belle ?

O'HARA. - Pourquoi je m'acharne à manger des cochonneries quand je sais que ça me donne mal au ventre ?

MO. - C'est humain.

BLAKELY (*à la vue de JAMES encore endormi*). - Personne ne va donc réveiller ce malheureux dormeur ? Nathaniel, réveille-moi donc ton vieux copain d'enfance !

O'HARA. - Quand tu l'auras reveillé, on pourra parler. J'ai un coup à vous proposer.

MO. - Mais, Blakely il est peut-être encore fatigué.

BLAKELY. - Fatigué je dis pas, mais lui il sait où est le café.

MO. - Réveille-le, Nathaniel. (*s'adressant à O'HARA*) Si tu ne te sens pas dans ton assiette, mon frère, je peux te faire une tisane d'herbe à colique.

O'HARA (*hochant la tête*). - Non

NATHANIEL (*secouant JAMES*). - L'heure de se lever, dis, Jim. Pourquoi tu bouges pas ? (*Il le secoue encore*).

BLAKELY. - Voilà un gars, il croit qu'il a le droit de rester figé tous les matins que le Bon Dieu fait. Obligés qu'on est de le ressusciter des morts pour avoir son café !

NATHANIEL *bouscule JAMES*.

O'HARA. - Il a pris une balle quelque part dans le dos pendant la guerre civile.

BLAKELY. - En Virginie. Mais ça fait trois ans maintenant. On a vu bouger son nez de nègre.

MO. - Un tronc qui descend une rivière, ça peut faire autant de mal.

JAMES *ouvre les yeux*.

BLAKELY. - Alleluia. (*remuant la main devant son nez*). He, ho, t'es avec nous ? Jim ? Alors, et ce café ?

JAMES (*s'adressant à BLAKELY*). Bonjour, milord whisky !

BLAKELY. - Voilà un joli nom que tu me donnes, Jim, à moi qui ne bois plus ! Tu peux être sûr que je vais m'en jeter un tout de suite, un café ! Où il est ce café ?

JAMES *se lève, tout raide et se met à préparer le café*.

MO. - Le Seigneur dans sa bonté nous a fait là un bien joli matin.

O'HARA. - Un matin comme on les a dans l'Ohio, le fin du fin. J'ai regardé la brume s'élever dans la vallée. Où elle se perd, nul ne le sait. Les bois se teintent d'or quand le bon vieux soleil commence à monter. C'est un coin où rien pousse, mais on peut être heureux à regarder les choses à l'aurore.

MO. - Que vienne seulement mai, et vous verrez resplendir les cornouillers, c'est la fleur de chez nous. Alors l'Ohio, c'est pas si désert. . Moi j'dis qu'il y fait bon pour un vieux, eh, un vieux qu'a été p'tit dans l'Ohio, j'dis. Moi, je le connais bien ce genre de printemps-là.

BLAKELY. - Ah, Mo, Mo, t'es né dans un œuf de Pâques.

O'HARA. – Dites, les gars, depuis deux ou trois jours vous devez bien vous demander pourquoi je vous ai amenés dans ces coins désertiques, pourquoi on met les chevaux sur des terres où on n'a rien semé, pourquoi on se balade dans ces bois rabougris.

NATHANIEL. - Tu sais, O'Hara, tous les coins où on va sont étranges. Alors, ici ou ailleurs....

MO. - Eh, O'Hara, t'as un coup en vue ?

O'HARA. - J'ai un coup en vue. Je sais qu'un train transportant de l'or.....

NATHANIEL. - Un train avec de l'or, tu dis ?

O'HARA. - Je suis renseigné, il y en a un qui traverse une ville à deux jours d'ici.

NATHANIEL (*s'adressant à JAMES*). – Un train d'or.

MO. - Tu y a été dans cette ville, O'Hara ?

O'HARA. – Oui. Il y a peut-être bien trente ans.

NATHANIEL. - Ah, oui ?

MO. – Il passe peut-être plus dans ce coin par les temps qui courent ? T'es sûr que si ?

O'HARA. – Non.... mais, je crois bien. J'espère que si. Un train militaire. Et un train militaire c'est toujours même endroit, même heure, hier comme aujourd'hui.

BLAKELY. - Vaut la peine qu'on aille jeter un œil.

O'HARA. – Faut aller jeter un œil de toute façon.

MO. – Moi, O'Hara, ce train de l'espérance, je l'espère très fort.

O'HARA. – Vous êtes tous d'accord qu'on aille vérifier ?

BLAKELY. – Ben oui. (*Il regarde les autres*)

O'HARA. – Eh, Jim ?

JAMES. – Un train d'or t'as dit ? Moi je crache pas sur l'argent. James Miranda est ton homme.

O'HARA. – Alors, O. K. On dit deux jours.

Il fait beaucoup plus clair maintenant. JAMES distribue les tasses à la ronde. Les hommes lui font un petit signe de tête, l'un après l'autre, en prenant leur tasse. Un rite quotidien. BLAKELY s'ébroue.

BLAKELY. – Un café bouillant ça va à vot'serviteur ! Qu'est-ce que vous diriez de continuer encore un mois, et puis l'été ?

MO. – Optimiste, comme dit l'autre.

O'HARA. – De toute façon, un hiver pénible, et noir.

BLAKELY. - Un hiver pénible et noir pour des pauvres pillards sans lit ni maison. Sans arrêt cette saleté de pluie sinistre. Jamais j'ai vu le ciel dégouliner et chialer comme ça. Il nous le faut ce train d'or.

MO. - Le Seigneur nous écoute, Blakely. Chance rime avec silence.

BLAKELY. - Je sais. Je déconnais.

JAMES. - (*il s'assied la tasse à la main*) Eau en hiver, sueur en été, y'a pas moyen d'y échapper.

BLAKELY. - C'est un dicton du Sud, ton truc ?

O'HARA. - J'ai connu dans le temps un chasseur de baleines, à Nantucket ; jamais vu un type porter des fourrures pareilles. Il pouvait pleuvoir des seaux d'eau, il restait au sec, vu la façon dont il s'enveloppait. Il avait aussi un chapeau, pointu comme un pic, un truc noir. Un homme en or c'était, avec ses fourrures jaunes, à la proue de son bateau jeté en pleine tempête. Ce type là vous prenait des tonnes d'eau sur la tête et se débarrassait de la mer comme un chien mouillé. Un homme en or.

BLAKELY. - (*fait le geste de se protéger avec un parapluie et dit dans une moue*) Des parapluies on en fait avec des côtes de baleines, eh oui. P't'être qu'il se pourrait qu'il pleuve cette nuit – dites, vous avez ces temps-ci vu souffler des baleines sur la grande mer verte ? Tiens, tiens, vous la voyez apparaître, là, là !

NATHANIEL. - (*il se lève en riant*) On fait aussi des corsets avec des baleines - dites, vous avez vu des corsets ces temps-ci ? !

Rires.

(*Il se rassied*) Les femmes et les baleines, par ici, du pareil au même, gibier rare.

O'HARA (*s'animant un peu*). - Vous allez en voir des femmes au Carrefour de la Visage-Pâle. Vous allez en voir plein...des gentilles. Je le sais. Vous allez voir ces femmes indiennes qui vous attendent, avec leurs robes et leurs grands bas noirs. C'est ça que vous allez voir là-bas.

MO regarde O'HARA, et BLAKELY regarde MO.

BLAKELY (*au bout d'un moment*). - Répugnant d'aller piller une jolie petite ville comme ça.

O'HARA. - S'agit pas de la piller. C'est pas le train de la ville. C'est un train qui traverse la ville, Blakely. Crois-moi, on peut avoir de la conduite, être corrects dans ce bled.

JAMES (*tâtant un sac de cuir*). - F'rait bien d'acheter des provisions avant de tomber sur ce train. Autrement le matin on s'ra réduits à se faire des racines en sauce !

BLAKELY. - Alors, tu veux aller lécher les vitrines habillé comme un milord avant d'arracher à ce train de passage tout ce paquet d'or éblouissant ?

JAMES. - Hein, ça t'intéresse ce café qu'a fait Jim ? Il en reste encore trois gouttes à répandre.

BLAKELY. - 'videmment, 'videmment, Jim.

JAMES. - O. K. ça va.

O'HARA. - Eh, Blakely, t'as compris, je veux plus t'entendre dire qu'on va piller en ville.